

## Théorie de l'habiter. Questionnements.

Mathis Stock, Laboratoire Chôros, Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne (EPFL)

**PRE-PRINT : merci de citer la version originale, telle qu'elle est parue aux éditions La Découverte en octobre 2007.**

### Introduction

Comment mettre au point une connaissance scientifique des manières dont les êtres humains habitent ? Cette question est plus difficile à traiter qu'elle n'en a l'air du premier coup d'oeil. Car, si nous disposons de multiples *réponses* - modèle des lieux centraux de Christaller-Lösch, modèle proxémique de Heidegger-Moles, modèle des trois modes spatiaux de Lefebvre, modèles chorématiques de Brunet, théorie des régimes spatiaux d'action de Werlen, théorie de la géo-symbolicité de Berque, pour n'en citer que quelques unes - les *questions* auxquelles répondent ces multiples descriptions et explications ne sont pas toujours circonscrites avec soin. D'où la nécessité de poser des questions sur les façons adéquates de penser l'habiter. Avec quels outils conceptuels pouvons-nous appréhender la question de l'espace habité, des styles d'habiter, des pratiques d'espace, des différentes façons de rendre habitable de l'espace, des conditions de possibilité de l'habiter, des technologies d'espace, du rapport à l'environnement et au monde biophysique ? Voici quelques unes des questions qui me semblent importantes à considérer en tant que problème cognitif. Elles pointent la *diversité* des questionnements possibles sur l'habiter qui ne réduit pas la question au lien humanité/Terre, la demeure ou la proximité.

Ceci prend place dans un contexte contemporain radicalement différent, caractérisé, entre autres, par une mobilité spatiale accrue, une autonomisation accrue de l'individu et la mise en place de styles de vie relativement plus différenciés les uns par rapport aux autres ainsi que par l'émergence de qualités nouvelles d'espace. Face à ce champ phénoménal réputé comme étant difficile, fort de contradictions et confus, comment formuler une théorie relativement cohérente de l'habiter qui permette de développer des modèles adéquats par rapport aux processus contemporains ? J'oserais la thèse selon laquelle la question de l'habiter – qui devient de plus en plus à la mode, ce qui est positif, car l'expression même, cette forme substantive d'un verbe, donne un caractère plus actif aux rapports à l'espace traditionnellement questionnés -, repose sur des postulats et implicites philosophiques, sociologiques et géographiques peu satisfaisants. Un grand nombre de problèmes fondamentaux n'ont pas encore été réglés. Notamment, la définition de l'habiter est jusqu'ici celle de la façon dont les individus *sont dans* l'espace. Heidegger formulait cela de la manière suivante : habiter comme « manière dont les mortels *sont sur* la Terre ». Cette tradition qui informe fondamentalement la science géographique peut être retracée jusque chez Platon dont le *Timaios* travaille, entre autres, la nécessaire localisation dans l'espace des êtres humains et des choses<sup>1</sup>.

Je souhaiterais proposer un déplacement de cette problématique, avec pour ambition un autre fondement de la conceptualisation de l'habiter, fondée sur le problème de la pratique : « *faire avec* de l'espace » au lieu d'*être dans* l'espace » constitue cette perspective (Stock, 2004). Il ne s'agit pas là d'un questionnement isolé : on peut retracer le questionnement sur la pratique en lien avec de l'espace dans différentes traditions théoriques, qu'elles soient géographiques (Werlen, 1987 ; 1995 ; 1997 ; Lussault, 2000), sociologiques (Löw, 2001) ou philosophiques (Waldenfels, 1984). L'habiter étant un problème d'espace, le questionnement soulève fondamentalement le problème de la conception adéquate de l'espace : non pas comme étendue, contenant ou surface terrestre, mais

---

<sup>1</sup> Cf. Casey (1993 ; 1997) qui en déduit qu'il est temps, en philosophie, de s'occuper du concept de lieu, après avoir investi le concept d'espace.

comme une condition et ressource de l'action, comme "médium" (Gosztony, 1976), voire comme "concept" aidant à l'orientation (Elias, 1997). Ces réflexions semblent essentielles pour penser l'habiter, car elles permettent d'une part de prendre un point de vue dans le nécessaire travail de mise à l'épreuve critique des approches existantes et, d'autre part, de contrôler l'élaboration de nouvelles approches de l'habiter.

## 1. Problèmes du "être dans l'espace"

Classiquement, la question du "être dans l'espace" est avancée comme étant centrale pour une philosophie, sociologie, anthropologie ou géographie traitant des dimensions spatiales de l'existence ou de la vie quotidienne. La notion d'habiter n'est pas nécessairement attachée à cette problématique, car les notions d'espace vécu ou espace de vie, voire de territoire servent également à exprimer le rapport à l'espace. Ces formulations offrent un biais fondamental: elles se concentrent sur l'"être" et sur le "dans", rendant la conception d'espace statique et pré-déterminée et empêche ainsi de saisir les multiples façons dont de l'espace est mobilisé dans des situations variées. Cependant, d'autres écueils semblent également difficiles à dépasser : habiter comme résider, habiter comme rapport de familiarité avec l'espace, voire habiter comme nexus humain/nature. On examine ici rapidement plusieurs propositions, sans prétention d'exhaustivité, afin d'asseoir cette idée<sup>2</sup>.

### 1.1. Habiter comme être dans l'espace

La première proposition à être examinée est celle de Martin Heidegger<sup>3</sup>. Pour Heidegger ([1952], 2004a), habiter signifie "*die Weise, wie die Sterblichen auf der Erde sind*" (2004a, 142), comme un "*Grundzug des menschlichen Daseins*" (2004b, 183), voire comme "*Bezug der Menschen zu Orten und durch Orte zu Räumen*" (2004a, 152)<sup>4</sup>. « *Menschsein heisst : auf der Erde sein als Sterblicher, das heisst : wohnen* » ([1952], 2004b, p. 141). Cet être-sur-la-Terre, cet habiter, y prend trois expressions : 1) habiter au sens d'avoir des habitudes dans le quotidien, 2) bâtir qui signifie une autre modalité d'être en rapport avec la Terre : "enclorre", "soigner", "cultiver", 3) c'est cet habiter qui, à travers le bâtir, mène à la création de lieu (*Ort*) et d'espace (*Raum*) sur une Terre pourvue d'emplacements (*Stelle*)<sup>5</sup>. Heidegger fait dans ce texte une avancée majeure<sup>6</sup>: habiter n'est

---

<sup>2</sup> La démonstration de cette thèse demanderait à être plus approfondie, et confronter non seulement quelques philosophes du 20ème siècle, mais de reconstituer, dans l'histoire de la philosophie (mais aussi, depuis le 19ème siècle, la sociologie, l'histoire, l'anthropologie et la géographie), les façons de conceptualiser cet "être dans l'espace". Cela irait trop loin ici, mais sera tenté ultérieurement.

<sup>3</sup> Travailler sur Heidegger continue à poser problème en raison de l'engagement de celui-ci avec le national-socialisme. Cela ne nous empêche pas d'examiner avec soin les propositions, voire de traduire des éléments de sa métaphysique en propositions scientifiques lorsque cela paraît pertinent. Cependant, il convient d'être circonspect en raison de la rhétorique empreinte des notions de "lutte" - le Dasein comme "*Kampf*" - et des reconstructions étymologiques douteuses (cf. Ulrich, 2003). Car, à quoi sert l'étymologie si on se laisse enfermer dans les significations anciennes des mots, sans traduction dans un langage scientifique en adéquation avec le champ problématique ?

<sup>4</sup> " la manière dont les mortels sont sur la Terre " (2004a, 142), comme un " trait fondamental de l'être-là humain " (2004b, 183), voire comme " rapport des hommes aux lieux et par les lieux aux espaces " (2004a, 152) ; « Être humain signifie : être sur la Terre en tant que mortel, c'est-à-dire : habiter » (trad. M.S.).

<sup>5</sup> Je propose donc ici une autre traduction/conceptualisation des deux termes platoniciens-heideggeriens *chôra/Ort* et *topos/Stelle* que celle d'Augustin Berque (2005) et dans ce livre (p.xxx): au lieu d'utiliser les termes français "milieu existentiel" et "lieu", je propose "lieu" comme traduction de *chôra* et "endroit" ou "emplacement" comme traduction de *topos*.

<sup>6</sup> Cf. Hoyaux (2000; 2001; 2002) dont les travaux visent à développer une théorie de l'habiter au fondement herméutico-existentialiste.

pas une activité, à l'instar d'aller au travail ou d'aller chercher les enfants à l'école, mais un concept qui englobe l'ensemble des activités humaines. C'est un "trait fondamental de l'être"<sup>7</sup>.

Cette *Daseinsanalyse* d'ordre spatial a été prolongée par de multiples auteurs, en philosophie et ailleurs<sup>8</sup>. Pour Bollnow (1963, p. 276) habiter est « authentique » : « *Wohnen [...] als die echte, dem Menschen angemessene Befindlichkeit im Raum* »<sup>9</sup>. Il développe les notions d'espace vécu – emprunté à Merleau-Ponty – pour travailler ce rapport entre humains et espace : « *Verhältnis, das zwischen dem Menschen und seinem Raum besteht, und darin um die Struktur des menschlichen Dasein selber, sofern dieses durch sein Verhältnis zum Raum bestimmt ist* » (p.22), c'est-à-dire « *dass es, was es ist, nur in bezug auf einen Raum ist, dass es Raum braucht, um sich darin entfalten zu können* » (p.22)<sup>10</sup>. Il précise ce que signifie « dans l'espace » : « *Es gibt einen Raum nur, insofern der Mensch ein räumliches, d.h. Raum bildendes und Raum gleichsam um sich aufspannendes Wesen ist* » (p. 23)<sup>11</sup>. En géographie, Hoyaux (2000; 2003) - l'habiter comme construction géographique du *Dasein* - propose une analyse théorico-empirique de cette phénoménologie existentialiste avec plusieurs modalités spatiales d'être au monde. Ainsi, « habiter pour l'être-là, c'est donc se construire à l'intérieur d'un monde par la construction même de celui-ci. » (p.5).

Pour Sloterdijk (1998-2003), habiter c'est créer des sphères. Prenant appui sur Heidegger - bien que balayant d'un revers de la main les contributions phénoménologiques à la question d'espace au 20ème siècle -<sup>12</sup>, Peter Sloterdijk (1998-2003) propose un traitement philosophique de la question d'espace et pose la question suivante: "*Wo sind wir, wenn wir in der Welt sind?*" (p. 28)<sup>13</sup>. Sloterdijk poursuit: "*Darum ist die Erkundigung nach unserem Wo sinnvoller denn je, denn sie richtet sich auf den Ort, den Menschen erzeugen, um zu haben, worin sie vorkommen können als die, die sie sind. Dieser Ort trägt hier den altehrwürdigen Namen Sphäre. Die Sphäre ist das innenhafte, erschlossene, geteilte Runde, das Menschen bewohnen, sofern es ihnen gelingt, Menschen zu werden. Weil Wohnen immer schon Sphären bilden heißt, im Kleinen wie im Großen, sind die Menschen die Wesen, die Rundwelten aufstellen und in Horizonte ausschauen. In Sphären leben heißt, die Dimension erzeugen, in der Menschen enthalten sein können. Sphären sind immunsystemisch wirkende Raumschöpfungen für ekstatische Wesen, an denen das Außen arbeitet*" (p. 28)<sup>14</sup>.

---

<sup>7</sup> Pour Heidegger, l'habiter est un problème ontologique. Ici, c'est un problème "problématologique" (Meyer) ou théorique: c'est un problème de la connaissance adéquate, non un problème des *Seinsweisen* absolues.

<sup>8</sup> Cf. les contributions de Binswanger, Straus, Bachelard, Lewin, Dardel, Tuan, Relph, Waldenfels, Schmitz, Berque pour ne nommer que quelques uns.

<sup>9</sup> "Habiter (...) comme la façon d'être authentique dans l'espace, adéquate pour l'être humain" (trad. M.S).

<sup>10</sup> « Le rapport qui existe entre l'homme et son espace, et donc dans la structure du *Dasein* humain lui-même, en tant qu'il est défini par le rapport à l'espace » (p.22) ; « que, ce qu'il est, est seulement par rapport à un espace, qu'il a besoin d'espace afin de s'y développer » (p.22) (trad. MS)

<sup>11</sup> « L'espace n'existe qu'en tant que l'homme est un être spatial, c'est-à-dire créant de l'espace et développant de l'espace autour de soi » (p.23, trad. MS).

<sup>12</sup> "man (kann) über Heideggers Lehre von der Zeitigung und Geschichtlichkeit – die Ontochronologie – eine ganze Bibliothek lesen (...), über seine Bewegtheitslehre oder Ontokinetik einige Abhandlungen, über seine Ansätze zu einer Theorie der ursprünglichen Einräumung des Raums oder Ontotopologie – außer unzitierbaren pietistischen Paraphrasen - nichts", *Sphären I*, p.336.

<sup>13</sup> "Où sommes nous lorsque nous sommes dans le Monde" ? (trad. MS).

<sup>14</sup> "C'est pourquoi le questionnement de notre "où" est plus important que jamais, car il se réfère au lieu que les êtres humains engendrent afin d'avoir ce dans quoi ils peuvent exister en tant que ceux qu'ils sont. Ce lieu porte ici le nom traditionnel de *sphère*". La sphère est le rond intérieur, approprié, partagé que les êtres humains habitent, en tant qu'ils réussissent de devenir êtres humains. Parce qu'habiter signifie toujours déjà habiter, dans le petit que dans le grand, les hommes sont des êtres qui mettent en place des mondes ronds et regardent les horizons. Vivre dans des sphères signifie d'engendrer les dimensions dans lesquelles les êtres humains peuvent être contenus. Les sphères sont des créations d'espace à effet immunitaire pour des êtres ek-statiques que travaille l'extérieur ». (trad. MS)

Berque (1990; 2000) - la “médiance” comme « demeure existentielle » – développe une façon très élégante de penser le rapport entre humain et monde bio-physique. Il ne développe pas précisément une théorie de l’habiter, mais une théorie du rapport entre mondes humains et mondes bio-physiques d’un point de vue géographique, c’est-à-dire d’un point de vue pour lequel la question du “où” et du “y” - donc la dimension spatiale - est importante. Ainsi, les “milieux existentiels” (*chôra*) multiples constituent l’écoumène; ils émergent par la transformation de “lieux” (*topos*) symboliquement, “en tant que”, par une prédication. Cette approche permet de comprendre les transformations des mondes bio-physiques et certaines qualités des lieux, mais reste allusive quant aux régimes d’action engagés. Le questionnement de l’habiter va en effet plus loin que celui de la problématique de la Terre et de la nature, et peut notamment intégrer les pratiques d’espace (Stock, 2004).

Cependant, les expressions “être sur la Terre” ou “être dans des sphères” ou “être dans l’espace” posent trois problèmes majeurs. D’abord, il s’agit d’une conception substantialiste: l’espace comme seule étendue ou comme contenant, comme chose ou comme matérialité empêche d’appréhender les configurations dynamiques et les dimensions spatiales de l’engagement des individus dans l’action. “Espace” comme concept permettant la gestion d’un grand nombre d’opérations - agencer, espacer, synthétiser, localiser, distancier, paysager, englober, délimiter, qualifier, se placer etc. - et intégrant d’autres notions d’un moindre niveau de synthèse - lieu, territoire, endroit, paysage, distance, etc. - permettrait - c’est la thèse que je défendrais - de s’en sortir et de comprendre comme l’espace est mobilisé dans les actions des êtres humains. Ensuite, il s’agit d’une philosophie de “l’être-comme-les plantes” comme le dit Sloterdijk lui-même, c’est-à-dire de *l’enracinement*. Mais les êtres humains ne sont pas des plantes, n’ont pas besoin de s’arracher d’un terreau bien que développant des *attachements* et des *interdépendances d’ordre spatial* et utilisant des référents géographiques pour les *identifications*<sup>15</sup>. Il s’agit donc d’un enjeu conceptuel fondamental, égal à celui des métaphores bio-physiques de “mutation” ou “évolution” pour penser et dire le changement des sociétés humaines (cf. Elias, 1970). Cela ne signifie pas que les attachements ou symbolisations tels que l’identité n’aient pas de référent géographique. Seulement, le concept d’enracinement ne permet pas de comprendre la modalité humaine de constitution de référents géographiques d’attachement et d’identifications. Enfin, il s’agit d’un concept d’espace qui est conçu seulement comme une “enveloppe”: des sphères et cercles successives - allant des “coquilles du moi” (Moles) au “sphères” multiples relevés par Sloterdijk -, mais où accessibilités, qualités de lieu et limites sont absentes<sup>16</sup>. Il s’agit donc d’une conception d’espace surfacique et de métrique “topographique”, non “topologique”, pour utiliser le vocabulaire de Lévy (1994).

Néanmoins, les individus ne sont pas dans un espace pré-déterminé, mais sont avec de l’espace, qui est sans cesse créé et vécu (*gestalten* et *erleben*), ne sont pas seulement, mais font aussi avec de l’espace : la problématique de l’action, la mise en place de stratégies et de tactiques ainsi que les difficultés en termes de pratiques à l’épreuve doivent également être considérées.

### 1.2. Le “modèle Heidegger-Moles” du rapport à l’espace

---

<sup>15</sup> On pourrait ici reconstituer tout le discours scientifique produit autour de cette idée d’enracinement, en lien avec le terme “territoire”, tant en géographie qu’en philosophie. Ce sera laissé de côté ici, mais on peut se reporter à Stock (2001) pour une analyse approfondie des termes.

<sup>16</sup> Il est intéressant, de ce point de vue, de rapporter cette idée d’enveloppe à la conception d’espace en psychanalyse telle que Volvey (2000; 2003a, 2003b; 2004) l’élabore à partir des écrits de Winnicott, d’Anzieu et de Tisseron. L’espace comme enveloppe permettant le développement du moi d’une part, et, d’autre part, “l’espace transitionnel” comme aire de rencontre entre « maman » et « bébé » constituent deux aspects qu’il convient d’explorer plus avant pour une théorie de l’habiter.

A partir de ce fondement théorique, on peut énoncer l'existence d'un "modèle Heidegger-Moles" du rapport à l'espace qui valorise la proximité, l'enracinement, l'immobilité, la fixité – s'est notamment diffusée avec les "coquilles du Moi" d'Abraham Moles où de l'espace des individus serait organisé de façon concentrique selon un gradient de familiarité, de l'espace proche au vaste monde (Moles, 1995 ; Moles & Rohmer, 1999). Il s'agit d'un modèle de rapport à l'espace particulièrement "vicioux" et devenu pratiquement une "seconde nature" pour les chercheurs: l'idée d'un rapport de familiarité faiblissant avec l'augmentation de la distance au lieu de résidence. Il ne permet pas de comprendre comment il est possible de transformer des lieux lointains en lieux familiers. Bref, la thèse défendue ici est que la mobilité géographique des individus, entre autres, rend moins opératoire le modèle « Heidegger-Moles » du rapport à l'espace. Si nous n'appréhendons pas l'habitant comme étant fondamentalement temporaire et mobile, nous passons à côté des caractéristiques essentielles de l'habiter contemporain.

Quelles sont les caractéristiques de ce modèle ? "C'est ce que nous appellerons une *proxémique* : l'importance des êtres, des choses et des événements y diminuant nécessairement avec la distance à mesure que décroît leur perception elle-même" (Moles & Rohmer, 1999, p. 33, souligné dans l'original). Voici la thèse centrale de l'approche des « coquilles du moi ». Comme le note Schwach (1999) dans la présentation de ce livre, "l'idée de la proxémique repose sur la *primauté de l'Ici* et le phénomène d'atténuation avec la distance" (p. 14, souligné dans l'original). C'est cette primauté de l'Ici qui doit être discuté pour les sociétés à individus mobiles, notamment par rapport aux apports et limites de ce modèle d'interprétation de la réalité. Elle fait écho avec au moins deux autres approches : d'une part l'éloge de la proximité, notamment mis en œuvre dans la géographie économique – milieux innovateurs et districts industriels comme permettant, à travers la proximité (géographique et sociale), un mode de production – et en géographie et sociologie urbaines – le quartier comme havre de paix par rapport au vaste monde difficile –, mais aussi dans la *humanistic geography* – familiarité avec le lieu comme étant liée à la connaissance intime d'un lieu, notamment par un temps long de résidence dans le lieu. Une des conséquences de cette familiarité avec les lieux est un sentiment de sécurité. "*We are, most of the time, at ease in our part of the world. Life in its daily round is thoroughly familiar. (...) Above all, we are orientated. This is a fundamental source of confidence*" (Tuan 1977, p. 199).

La question se pose: qu'en est-il des styles d'habiter fondés sur la mobilité géographique ? Ces modèles restent-ils pertinents pour comprendre les dimensions spatiales de l'existence humaine ? Il convient de les critiquer afin de savoir à quel moment leur capacité heuristique devient moindre. Moles prend pour point de départ le "*nackte Dasein*", tel que Heidegger l'a formulé : "Partant de l'expérience immédiate de l'homme nu debout (*das nackte Dasein*) dans un espace illimité, les lois de la perception, qu'elles soient visuelles, sonores ou mécaniques s'imposent à lui comme une *décroissance continue* des apparences, en fonction de la distance" (Moles, 1999, p. 54 souligné dans l'original). Cette phrase est tout à fait claire et montre d'emblée les limites de l'approche de Moles, voire une confusion entre perception et expérience. On peut parvenir en trois pas à l'élaboration des limites de cette approche<sup>17</sup>. D'abord, aucun être humain n'est nu ni isolé, mais relié aux autres : le modèle des *homines clausi* semble plus pertinent que le modèle des *homines aperti* (Elias, 1970). Ensuite, la confusion entre « perception » et « symbolisation » interdit de comprendre la substitution et substituabilité à l'expérience *in situ*, d'informations (images, textes) véhiculées par les médias. Il s'agit donc de plus en plus d'une relation médiatisée, non immédiate comme le veut Moles, à l'espace. En somme, le modèle biologique est utilisé pour rendre compte de problèmes symboliques : voici l'erreur. Enfin, Moles nie le lien entre mobilité géographique et ancrage, car utilisant implicitement un Ici absolu, et non relatif, comme par exemple chez Husserl (cf. Franck, 1981), fondé sur la différence entre chair et corps. L'ici est relatif chez Husserl alors qu'il est absolu chez

---

<sup>17</sup> Ces problèmes ne seront qu'esquissés ici, faut de place, mais seront l'objet d'une publication ultérieure.

Moles. Et ceci change tout. L'ici est relatif, car l'on peut se mouvoir, d'aller vers d'autres lieux, de rencontrer d'autres personnes. L'expérience subjective, à travers la chair, est certes toujours celle de l'ici ; mais le corps ayant été mis en mouvement, ce n'est pas le même ici, c'en est un autre. Les coordonnées géographiques – le *topos* – du corps a changé. Par ce mouvement, comme dit Husserl, je transforme un là en ici.

### 1.3. Conclusion

Ces problèmes conceptuels conduisent à la thèse provisoire selon laquelle le modèle Heidegger-Moles pour l'analyse d'un grand nombre de situations dans lesquelles se trouvent les habitants mobiles d'aujourd'hui est de pertinence faible. Là réside l'un des ressorts pour chercher d'autres modèles explicatifs de l'habiter, notamment pour passer de ce modèle de l'habiter mono-topique à des modèles d'habiter poly-topique (Stock, 2006). En effet, la question se pose: si nous sommes là, comment nous *faisons* avec de l'espace dans des situations multiples? La question de l'habiter ne peut plus être posée comme question d'une seule modalité d'*être* avec l'espace, mais de *multiples* rapports à l'espace, mis au jour selon les intentionnalités et les pratiques. Ainsi, Paris comme lieu touristique pour les uns, comme lieu de résidence pour les autres; comme lieu touristique pour un Anglais en 2004, comme lieu de congrès en 2005. Pour les mêmes individus, un même lieu n'a pas le même sens selon les pratiques qu'ils y déploient. Chaque pratique met donc en jeu de l'espace d'une façon nouvelle: c'est l'enseignement que l'on peut tirer d'une lecture *pragmatique* de l'espace. En effet, les êtres humains contemporains sont obligés de gérer une multiplicité de situations relativement plus différenciées les unes des autres. Nous travaillons donc avec l'hypothèse selon laquelle la question du faire avec de l'espace est un questionnement plus adéquat aux sociétés contemporaines dont les individus pratiquent une multiplicité de lieux dans des situations variées et dans des intentionnalités différentes.

## 2. Définir habiter comme “faire avec de l'espace”

Cette conception de l'habiter comme être dans l'espace peut être déplacée dans la direction d'un faire avec de l'espace. En effet, “le rapport aux lieux n'existe donc pas en soi, de façon indépendante, mais est toujours relié à la question des pratiques” (Stock, 2004, p.2). Dans cette contribution, j'ai proposé cette conception de l'habiter dans sa dimension pratique, de centrer la conceptualisation et l'investigation empirique sur les pratiques en tant qu'elles participent de l'habiter. “L'un des aspects fondamentaux de l'habiter réside dans la dimension pratique qui va au-delà des seuls rapports aux lieux. Si l'on définit “ habiter ” comme le fait de pratiquer un ensemble de lieux géographiques, il se pose la question de savoir *comment* concevoir le fait que les individus pratiquent les lieux. (...) On peut définir les “ pratiques des lieux ” rapidement comme étant ce que font les individus *avec* les lieux, étant entendu que ce sont les *manières de pratiquer les lieux* qui retiennent notre attention, non la question de la localisation ou la fréquentation” (Stock, 2004, p. 5). On tentera ici d'aller plus loin dans la qualification de ces pratiques d'espace.

### 2.1. Vers une problématique du faire

Cette concentration sur le faire signifie principalement de s'intéresser aux actes, actions et acteurs. La question de la pratique s'insère dans plusieurs traditions théoriques, allant de la théorie de

l'action aux théories pragmatistes, mais aussi au-delà<sup>18</sup>. Notamment, la notion "arts de faire" (de Certeau, 1990) permet de travailler sur les manières d'habiter les lieux géographiques du Monde. Plusieurs contributions et approches existent pour insister sur les aspects des pratiques, et une façon renouvelée de penser l'espace comme configuration temporairement stabilisée, créée et transformée par les actes : I) l'espace comme "espace d'actes" (Lussault, 2001) est l'une des façons de considérer ce problème ; II) une autre consiste en une insistance sur le "*Geographie-Machen*" (Werlen, 1995; 1997) où les acteurs, dans leurs pratiques quotidiennes sont considérés comme acteur de leur biographie, de leur histoire et de leur géographie ; III) l'espace comme problème à résoudre est : on se "heurte" à des problèmes d'ordre spatial: distance, limites, localisation dès que les individus agissent et donc l'espace comme "mise à l'épreuve" (Lussault & Stock, 2007) ; IV) les pratiques effectives contribuent à définir le rapport à l'espace: la thèse soutenue est que selon les pratiques effectuées - d'ordre touristique ou d'ordre professionnel par exemple - l'espace n'est pas appréhendé de la même façon et prend chaque fois une signification différente (Stock, 2001; 2004; 2006).

Si l'on veut spécifier et préciser ce que "faire avec de l'espace" veut dire, on arrive en même temps à définir ce que "espace" veut dire<sup>19</sup>. Je développe cela en quatre mouvements. *Primo*, en accord avec Elias (1997) et Werlen (1995), je considère "espace" comme étant un concept qui permet de faire des opérations cognitives concernant le monde physico-matériel : étendue, distance, position, agencement, repères, orientation, qualité des lieux, etc.. Il s'agit donc d'un concept qui circule surtout dans le monde des scientifiques, non sous cette forme dans le monde des individus. *Secundo*, il s'agit d'un concept "formel et classificatoire" (Werlen, 1995). En effet, la question se pose : peut-on utiliser le même mot – espace – pour désigner nos objets de recherche singuliers ? Autrement dit, est-ce cohérent d'étudier *un* espace ? Ou bien ne faut-il pas recourir à d'autres termes d'un moindre niveau de synthèse pour y parvenir ? C'est le sens de la proposition d'Elias (1997) concernant le temps, prolongée par Werlen (1997) concernant l'espace en géographie. *Tertio*, Jacques Derrida (1993) fait subir au terme platonicien « *khôra* » une interprétation intéressante : ne pas parler de *la* « *khôra* », mais simplement de « *khôra* » afin de désigner le concept de lieu ou d'endroit, car c'est indéterminé, et ne devient pas lui-même un objet singulier. Donc, on pourrait ne pas parler de *l'espace* avec article défini, mais d'espace ou *de l'espace* avec un article indéfini. « Espace » pourrait être un terme, d'un haut niveau de synthèse, englobant d'autres termes : lieu, paysage, environnement, milieu, distance, localisation, endroit, ville, territoire, région, district, distance, localisation, qualité d'espace, limite, paysage, agencement, niveau d'échelle, etc.. *Quarto*, "espace" est ici appréhendé comme "problème" à résoudre (Reynaud, 1980; Lévy, 1994; Lévy & Lussault, 2003) bien que la question de la distance - considérée comme seul problème par ces auteurs - ne

<sup>18</sup> De multiples travaux dans cette direction existent aujourd'hui en sociologie (Weber, Schütz, Parsons, Bourdieu) plus ou moins articulés aux questionnements phénoménologiques et structuraux. Elias (1994) présente sans doute l'équilibre le plus équilibré entre attention aux processus psycho- et socio-génétiques, travaillé par Giddens (1987) comme dynamique de "structuration". De ce point de vue, l'opposition classique entre approches dites "holistes" et "individualistes" qui a structuré les débats au 20ème siècle est dépassée. Travailler sur les acteurs ne signifie plus souscrire à l'individualisme méthodologique; travailler sur la société ne signifie plus faire abstraction de l'individu. Le lien entre pratiques et espace est surtout développé par Thrift (1996), Werlen (1987; 1993; 1995; 1997), Lussault (1996; 2000; 2001; 2007), Stock (2001; 2004) et Lussault & Stock (2007), et bien sûr par de Certeau (1980). Il existe également un courant britannique de recherches sur la pratique d'espace comme étant "performative" qui gagne en importance aujourd'hui.

<sup>19</sup> De ce point de vue, nous avons déjà fait un grand pas en avant : nous laissons derrière nous différentes conceptions d'espace que l'on pourrait qualifier d'essentialistes, substantialistes, immanentistes. Essentialistes, car les valeurs et qualités d'espace étaient vues comme étant personnifiées : appréhendés grâce à un vocabulaire anthropomorphique, les lieux avaient une identité immuable. Substantialistes, car l'espace était vu comme étant une chose, séparée de la société, que l'on pourrait appréhender comme tel. Immanentistes, car les lois de l'espace étaient spatiales, non sociales. Dorénavant, différentes approches – dont l'approche dimensionnelle (Lévy, 1994), mais aussi la constitution « trajective » (Berque, 2000) des lieux et milieux, des « espaces d'acte » (Lussault, 2000) et la vision actorielle (Werlen, 1995 ; 1997) nous permettent de nous en sortir.

soit pas la seule à considérer. Cette formulation “problématologique” est ainsi au fondement d’un traitement du “faire avec de l’espace”<sup>20</sup>.

L’intérêt de la notion d’habiter est alors de trois ordres: d’abord, le concept d’habiter est conçu pour appréhender le faire avec de l’espace, les pratiques d’espace; à chaque fois que de l’espace est impliqué, il s’agit de l’habiter (cf. Stock, 2004). Les manières dont cela se fait est variable et objet de questionnements scientifiques, notamment sur les styles d’habiter. Ensuite, elle permet également de ne pas limiter l’habiter aux seuls espaces du quotidien, aux seuls espaces pratiqué “habituellement”<sup>21</sup>. L’acte d’habiter ne se réduit pas aux activités consistant à résider (habitat et pratiques immédiatement périphérique), elle intègre l’idée selon laquelle il n’y a pas des niveaux hiérarchiques de pratiques spatiales (échelle du quotidien, de l’occasionnel - Europe - et de l’exceptionnel - Monde) mais à la fois une étroite relation et un télescopage entre ces différents niveaux. Enfin, la notion d’habiter permet de s’attacher aux différentes dimensions des contextes qui rendent possible l’action de l’individu, sans les éluder. S’attacher à la notion d’habiter permet de rendre également compréhensible une condition spatiale comme étant autre chose que la simple dimension spatiale de la condition sociale. Cela signifie que les individus dans leurs pratiques prennent en compte l’espace, le constituent en *problème*, c’est-à-dire comme ressource et condition de l’action: c’est cela faire avec de l’espace. Deux notions permettront de cadrer cette question: celle de l’habiter conçu comme “manière de faire avec de l’espace” en “situation”, à partir de laquelle ce “faire” peut être saisi. Benno Werlen (1996) appelle cela la “*Praxis der Weltbindung*”, pratique de l’attachement au monde ou pratiques de relation au monde. C’est ce rapport qu’il importe d’explorer, dont il s’agit d’identifier des styles, des registres, voire de dégager des régimes généraux.

## 2.2. Situations d’habiter

Une notion centrale pour analyser l’habiter constitue celle des *situations* d’habiter<sup>22</sup>. Elle tente de donner sens aux variations et variabilités observées des sens différents assignés aux pratiques d’espace. Le problème classique de distinguer deux pratiques de mobilité – voyage d’affaires et tourisme – peut être résolu par le recours à la notion de situation. En effet, semblable dans beaucoup de dimensions – mode d’hébergement, mode de transport, mode de restauration, altérité, exotique, familiarité, etc. – la situation diffère: il s’agit d’un déplacement en situation de récréation pour l’un, en situation de travail pour l’autre. Ainsi, si l’espace ne préexiste pas à la pratique, c’est à partir de situations à travers lesquelles il se manifeste qu’il devient possible de mener une réflexion, d’en comprendre les logiques. Plus qu’un cadre temporel, la situation est un *événement*, un moment au

---

<sup>20</sup> Cf. Popper (1980) pour les “situations problématiques” comme procédé des sciences sociales, Foucault (1984) pour les faits sociaux institués comme “problème”, Meyer (1997) pour le passage d’une ontologie à une “problématologie”.

<sup>21</sup> En dépit des multiples jeux étymologiques sur le terme “habiter” (cf. Heidegger, 1954; Théry, 1993; Sivignon, 1993; Breviglieri, 2002; Lazzarotti, 2006; Berque, dans ce livre p. xxx), je ne suis pas convaincu de la pertinence de cette “archéologie” conceptuelle, en raison du risque à incorporer dans une théorie contemporaine des éléments anachroniques. Un exemple: si l’on veut saisir l’ensemble des lieux engagés dans la vie contemporaine des individus, et que l’on veuille appeler cela “habiter”, alors on doit aller au-delà des lieux “habituels”, et le lien entre habitude et habiter - qui est beaucoup invoqué dans la littérature - est cassé. A l’inverse, si on tente de saisir l’habiter par l’habitude ou la familiarité, on n’appréhende qu’une partie des lieux importants pour les individus; de nouveau, le lien entre habitude et habiter est cassé. C’est un problème qui nous est posé sans cesse en sciences sociales: nous opérons avec des mots institués en concepts, mais qui sont issus du langage commun. On utilise donc des mots qui ne sont souvent pas assez précis et modulables pour une saisie fine des phénomènes, et comportent le risque de charrier avec eux des connotations anachroniques. Je plaiderais donc pour l’invention de néologismes au lieu des tentatives de retrouver des liens étymologiques douteux. Au prix d’une traduction dans le langage commun lorsqu’il s’agit de communiquer en dehors du cercle des “initiés”.

<sup>22</sup> Cf. Werlen (1989 ; 1993) pour un plaidoyer pour la géographie comme « science des situations ».



cours duquel de l'espace apparaît à travers les activités des individus (Lussault, 2000 ; Lussault & Stock, 2007). Il s'agit de moments particuliers au cours desquels les individus se saisissent de l'espace, engageant leur intentionnalité. L'approche par les situations permet ainsi de saisir comment ce qui se passe avec des lieux peut aussi être fonction des relations sociales, de statuts différenciés qui font, par exemple, que l'espace qui apparaît à travers la pratique d'un lieu, bref travailler les « individus géographiquement pluriel » (Stock, 2001 ; Stock, 2006). Pratiquer un lieu comme touriste ou en tant que participant à un congrès constituent deux modalités différentes de faire avec de l'espace. Partant de cet "en tant que" de l'action, la situation permet de réinsérer l'individu dans ses relations sociales, de le connecter avec les autres membres de la société qui s'y trouvent<sup>23</sup>. Dans le contexte des sociétés contemporaines démultiplie ces situations dans lesquelles les individus ont à faire différemment avec de l'espace, tout en engageant différents statuts au sein d'un même individu. Fondamentalement, "l'homme pluriel", rappelé par Lahire (1998) est ainsi un "individu géographiquement pluriel" (Stock, 2001; 2006).

Comment cet engagement avec de l'espace en situation se fait-il ? On peut pointer trois aspects qui ne seront qu'esquissés : I) les acteurs déploient des compétences concernant de l'espace, les compétences géographiques sont déployées par les individus. Un savoir-faire concernant l'espace - gestion de l'ici, de l'ailleurs, des distances, du paysage etc. - est ainsi mobilisé lors de l'effectuation de l'action. II) l'espace comme condition et éventuelle ressource de l'agir : les dimensions spatiales sont appréhendées comme condition d'action<sup>24</sup>. Cela signifie que *volens nolens* de l'espace intervient dans les manières de faire des individus. Cela concerne l'ensemble du spectre couvert par le concept d'espace : la qualité des lieux – une station balnéaire ou une ville industrielle interviennent différemment dans les pratiques de vacances –, l'accessibilité des lieux – faire des allers-retour dans la journée pour un congrès accessible en train ou en avion au lieu de passer plusieurs jours –, la disposition ou l'agencement – lieux centraux –, la géographicit  des normes – « *rules of origin* » de l'OMC, « code de la rue » en Belgique – etc. III) l'espace comme " preuve" : ce faire avec de l'espace ne se déroule pas sans heurts, sans problème. Une action engagée peut aussi échouer. Cette possibilité d'échec peut être appréhendée par la notion d'épreuve, mobilisée par la sociologie pragmatiste (Ch teauraynaud, 1991, Chiappello & Thévenot, 1999). Franchir des limites, accéder à un lieu, se déplacer sont ainsi des actions conçues comme " preuves" que l'individu doit "passer". C'est ainsi que de l'espace peut être appréhendée comme épreuve<sup>25</sup>.

### 2.3. Insérer les pratiques dans les conditions de possibilité

Le concept d'habiter contient davantage que les pratiques des individus bien que ces derniers soient essentiels. En effet, la dimension individuelle du faire avec de l'espace n'est pas suffisante, car les êtres humains ne sont pas des êtres isolées, mais reliées, en interdépendance avec d'autres individus ainsi qu'avec les normes et valeurs sociales et insérée dans différents contextes d'action<sup>26</sup>. Ainsi,

---

<sup>23</sup> En phénoménologie, on trouve les deux versants de ce rapport au monde sous les termes "gestalten" et "erleben". La connexion en sociologie entre théorie de l'action weberienne et phénoménologie husserlienne a été opérée par Sch tz (1932). En géographie, Berque (1990; 2000) développe cet « en tant que » afin de montrer la transformation du monde bio-physique en milieu humain : en tant que risque, ressource, aménité.

<sup>24</sup> Cf. Gosztony (1976) qui, au bout de 1 400 pages d'histoire des conceptions de l'espace en philosophie et en sciences, appréhende l'espace comme un "médium" des actions humaines; Werlen (1997) conceptualise les "conditions spatiales" de l'action; Lussault (2000) définit l'espace comme condition de l'action.

<sup>25</sup> Cf. pour un traitement approfondi Lussault (2007) et Lussault & Stock (2007).

<sup>26</sup> C'est cet aspect fondamental que les analyses centrées sur le Sujet en géographie depuis les années 1970 n'ont pas saisi (cf. Tuan, 1971, Relph, 1976). La récente contribution de Lazzarotti (2006) reste à ce niveau, voire est inférieure à ce que Relph (1976) a pu concevoir, bien que prétendant à une approche plus contemporaine des questions du rapport à l'espace.

“l’habiter” ne peut se ramener seulement à l’individu, mais demande à être analysé d’un triple point de vue articulé : les pratiques des individus, l’ensemble des pratiques des individus, et des éléments ordonnés qui dépassent l’individu mais qui font partie de son habiter. D’où l’insertion des pratiques dans les conditions de leur possibilité, appelé « régime d’habiter » (cf. Stock, 2003-2004). En effet, la notion de régime d’habiter sert à pointer un ordre spatial dans lequel s’insère les pratiques des individuelles et qui est, en partie, constitué par ces mêmes pratiques<sup>27</sup>. Régime d’habiter est ici défini comme étant le modèle dominant d’être en relation avec de l’espace dans une unité de survie. Cette définition en compréhension se double d’une définition en extension. C’est ainsi que le régime d’habiter peut se décrire, schématiquement, par le recours aux concepts suivants qui prennent, par hypothèse, un sens radicalement nouveau dans les sociétés contemporaines : I) spatialité – qui comprend les représentations, conceptions, images, discours de l’espace (urbanisme, architecture, utopies), mais aussi la géographicités des règles sociales comme les “disciplines” de l’espace et les cultures d’espace –, II) qualité d’espace – accessibilités, mais aussi les degrés d’urbanité changeants des lieux –, III) différenciation des modes d’habiter - les situations d’habiter et les types de pratiques des lieux –, IV) technique et technologie spatiales – communication et –, V) rapport au monde bio-physique.

Les pratiques d’espace s’insèrent dans, et participent de ce régime d’habiter de façon spécifique selon les sociétés. Par exemple, dans les configurations sociétales à *individus mobiles*, les associations pratiques/lieux géographiques se posent avec de plus en plus d’acuité – deviennent “problématiques” au sens de Foucault (1984) : il faut décider de règles énonciatives -, dans le sens où les individus doivent faire avec des lieux de plus en plus nombreux. Ceci est dû à, et s’exprime par, la mobilité géographique accrue qui exprime le fait que les lieux géographiques associés aux pratiques sont de plus en plus nombreux et de plus en plus éloignés les uns par rapport aux autres, relativement à d’autres “régimes d’habiter” (Stock, 2006). Un certain nombre de technologies d’espace, de qualités d’espace, d’agencements, de situations d’habiter se développent afin de rendre possible la mobilité géographique. L’enjeu cognitif d’une théorie de l’habiter consisterait alors à comprendre les multiples façons dont les régimes d’habiter sont constitués, et plus spécifiquement le régime d’habiter contemporain où la poly-topicité apparaît comme étant essentielle.

## Conclusions

Ces quelques éléments ne sont là que pour pointer vers un aspect plus fondamental, celui d’un *questionnement* en profondeur du problème de l’habiter, en lieu et en place de réponses rapides. Quels sont les enjeux de la question de l’habiter ? Tout d’abord, il convient de débattre sur la pertinence de la question posée au lieu d’engager hâtivement des processus de réponse. Sommes-nous au clair avec la notion d’habiter et des implications de celles-ci ? Maîtrisons-nous vraiment les éléments qui ont radicalement changé l’habiter depuis une centaine d’années ? Posons d’abord les questions, ne donnons pas la réponse avant d’avoir posé la question. Je défendrais ainsi la thèse que nos connaissances construites jusqu’ici sont empreintes d’anachronisme, c’est-à-dire sont valables pour des mondes qui ne sont plus actuels. Des mondes où la mobilité géographique était moins importante, la digitalisation et l’automatisation des procédures moins avancées, la mondialité des phénomènes négligeables et les réseaux d’interdépendance entre personnes relativement plus courts, l’importance de l’organisation, de la stratégie et de la planification moindre, la circulation des informations moins rapide, une organisation industrielle moins fondée sur la circulation et le “*global sourcing*” ; des

---

<sup>27</sup> Pour Foucault (1966, p.11), “ordre” signifie “à la fois ce qui se donne dans les choses comme leur loi intérieure, le réseau secret selon lequel elles se regardent en quelque sorte les unes les autres et ce qui n’existe qu’à travers la grille d’un regard, d’une attention, d’un langage”. Il s’agit certes d’une définition d’ordre épistémologique, mais qui nous sert ici pour marquer l’idée des interdépendances entre éléments, ainsi que la nécessaire construction sociale par le langage.

mondes où la gestion du rapport entre identité et altérité était moins brusque, des communautés de pratique et d'intérêt constituées aux niveaux d'échelle local ou national, non continental et mondial et où l'identitaire prime sur l'affinitaire ; des qualités d'espace moins différenciées les unes par rapport aux autres, des pratiques des lieux moins spécialisées, des savoirs géographiques des individus plus orientés vers la « patrie » que vers les lieux touristiques du Monde. Des mondes dans lesquels la démocratie était moins avancée, l'individu relativement moins autonome par rapport au régime contemporain où de plus en plus d'individus sont intégrés dans le mode de production capitalistique, augmentant le potentiel pour des interdépendances accrues entre lieux géographiques. Des mondes où la convergence ou la similarité des individus était réglée par l'appartenance à une classe sociale, à un niveau socio-économique, au même Etat-nation, à la même famille linguistique, où Paris, Toulouse, La Baule, Billom se ressemblaient plus que Paris, New York, Tokyo. Et ce n'est que la pointe de l'iceberg.

Il y a un deuxième point qui découle du premier: si tant est que les mondes aient changé, il convient de ré-interroger *systématiquement* nos modèles, hypothèses et théories traditionnels. L'un des exemples constitue le "modèle Heidegger-Moles" du rapport à l'espace qui n'arrive à intégrer ni la mobilité géographique ni l'altérité comme ressource de *valorisation* des individus, car le proche est toujours positif, familier, authentique, sans danger, et le lointain toujours étrange, dangereux, négatif, autre. L'ensemble de nos modèles d'habiter qui sont censés expliquer les rapports différentiels à l'espace sont à tester quant à leur capacité heuristique à dire quelque chose de pertinent sur l'habiter contemporain. Ceci est certes difficile dans une culture scientifique contemporaine qui valorise les résultats dans des domaines excessivement restreints et minimise le débat et l'échange avec d'autres cultures cognitives. La discussion des différents modèles disponibles me semble cependant un préalable pour sortir du cercle vicieux. Elle est aussi nécessaire pour développer des connaissances plus précises des processus d'habiter. Engageons donc le questionnement, et construisons pas à pas notre connaissance de l'habiter.

## Références

- BERQUE A., 2005, " Lieux substantiels, milieu existentiel : l'espace écouménal", in Berthoz A. & Recht R. (dir.), *Les espaces de l'homme*, Paris, Odile Jacob, pp. 49-65
- BERQUE A., 2000, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*. Paris : Belin (coll. Mappemonde), 271p.
- BERQUE A., 1999, " Géogrammes. Pour une ontologie des faits géographiques ". *L'Espace géographique*, vol. 28, n°2, pp. 320-326
- BERQUE A., 1990, *Médiance*. Paris : Belin (coll. Géographiques).
- Bollnow O., 1999, *Mensch und Raum*, Stuttgart, Kohlhammer (1<sup>ère</sup> éd. 1963)
- Breviglieri M., « L'horizon du ne plus habiter et l'absence de maintien de soi en public », in Cefai D. & Joseph I. (dir.), *L'héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 2002 (pp. 319-336)
- Casey E., 1997, *The Fate of Place. A Philosophical History*, Berkeley, California University Press
- Casey E., 1993, *Getting Back Into Place. Toward a Renewed Understanding of the Place-World*, Bloomington, Indiana University Press
- CERTEAU M. de, 1990, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*. Paris : Gallimard (1<sup>ère</sup> éd. 1980)
- Chateauraynaud, F., 1991, *La faute professionnelle. Une sociologie des conflits de responsabilité*. Paris, Métailié
- DERRIDA J., 1993, *Khôra*, Paris, Galilée, 103 p

- ELIAS N., 1997, *Über die Zeit. Arbeiten zur Wissenssoziologie II*. Francfort : Suhrkamp (1<sup>ère</sup> éd. 1984)
- ELIAS N., 1994, *Die Gesellschaft der Individuen*. Francfort : Suhrkamp (1<sup>ère</sup> éd. 1987)
- ELIAS N., 1970, *Was ist Soziologie ?*, Munich, Juventus
- FOUCAULT M., 1984, *Dits et écrits II*, Paris, Seuil
- FOUCAULT M., 1966, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard
- Franck D. , 1981, *Chair et corps. Sur la phénoménologie de Husserl*, Paris, Minuit
- GIDDENS A., 1987, *La constitution de la société*. Paris : PUF
- Gosztony A., 1976, *Der Raum. Geschichte seiner Probleme in Philosophie und Wissenschaften*, Freiburg, Karl Alber Verlag, 1418p. ( 2 vol.)
- HEIDEGGER M., 2004a, “ Bauen, Wohnen, Denken ”, in : Martin Heidegger, *Vorträge und Aufsätze*, Stuttgart, Klett-Cotta, pp. 139-156 (1<sup>ère</sup> éd. 1952)
- HEIDEGGER M., 2004b, “ ... Dichterisch wohnet der Mensch... ”, in : Martin Heidegger, *Vorträge und Aufsätze*, Stuttgart, Klett-Cotta, pp. 181-198 (1<sup>ère</sup> éd. 1954)
- HEIDEGGER M., 1999, *Sein und Zeit*, Tübingen, 1999 (1<sup>ère</sup> éd. 1927)
- HOYAUX F.-A. (2003) “ Les constructions des mondes de l’habitant. Éclairage pragmatique et herméneutique ”, *Cybergéo*, n°203 (<http://193.55.107.45/ehgo/hoyaux/hoyaux203.htm>)
- HOYAUX F.-A. (2002) “ Entre construction territoriale et constitution ontologique de l’habitant. Introduction épistémologique aux apports de la phénoménologie au concept d’habiter ”, *Cybergéo*, n°102 (<http://193.55.107.45/ehgo/hoyaux/article.htm>)
- HOYAUX F.-A., 2000, *Habiter la ville et la montagne. Essai de géographie phénoménologique sur les relations des habitants au lieu, à l’espace et au territoire. (Exemple de Grenoble et Chambéry)*, Thèse de géographie (sous la direction de Bernard Debarbieux), Université Joseph Fourier (Grenoble I)
- Husserl E., 1907, *Ding und Raum. Vorlesungen*, Meiner Verlag, 1991
- Husserl E., 1940, “Notizen zur Raumkonstitution”, *Philosophy and Phenomenological Research*, vol. 1, n°1, pp. 21-37 & vol. 1, n°2, pp.217-226.
- LAHIRE B., 1998, *L’homme pluriel. Les ressorts de l’action*, Paris, Nathan
- LAZZAROTTI O., 2006, *Habiter. La condition géographique*. Paris, Belin
- LÉVY J., 1999, *Le tournant géographique*. Paris : Belin (coll. Mappemonde)
- LÉVY J., 1994, *L’espace légitime. Sur la dimension géographique de la fonction politique*. Paris : Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques
- LÉVY J. & LUSSAULT M., 2003, “ Habiter ”, in : Lussault M. & Lévy J. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l’espace des sociétés*, Paris, Belin
- LUSSAULT M., 2003a, “ Spatialité ”, in : Lussault M. & Lévy J. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l’espace des sociétés*, Paris, Belin
- LUSSAULT M., 2003b, “ Agencement spatial ”, in : Lussault M. & Lévy J. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l’espace des sociétés*, Paris, Belin
- LUSSAULT M., 2000, “ Action(s) ! ”. In : Lussault M. & Lévy J. (dir.), *Logiques de l’espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*. Paris : Belin, pp. 11-36
- LUSSAULT M. & STOCK M., 2007, “ ‘Doing with space’ : towards a pragmatics of space ”. *Geoforum*, numéro thématique « Pragmatism and Geography », soumis au comité de rédaction,
- MERLEAU-PONTY M., 1945, *La phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard
- Meyer M., 1999, *Pour une histoire de l’ontologie*, Paris, PUF
- MOLES A., 1995, “ Vers une psycho-géographie ”, In : Bailly A., Ferras R. & Pumain D. (éd.), *Encyclopédie de Géographie*. Paris : Economica

- Moles A. & Rohmer E., 1999, *La psychosociologie de l'espace*, Paris, L'Harmattan
- POPPER K., 1998, *La connaissance objective*, Paris, Champs Flammarion, 578p. (1<sup>ère</sup> éd. 1979)
- RADKOWSKI G.-H. de, 2002, *Anthropologie de l'habiter. Vers le nomadisme*, Paris, PUF (1<sup>ère</sup> éd. 1962-1968)
- Relph E., 1976, *Place and Placelessness*, Londres, Pion
- Reynaud A., 1980, *Géographie, science sociale*, Reims, Presses Universitaires de Reims (= Travaux de l'Institut de Reims, vol. 28)
- Schütz A., 1932, *Der sinnhafte Aufbau der sozialen Welt*, Francfort, Suhrkamp (1973)
- Sivignon M., 1993, " Du verbe habiter et de son amère actualité ", *Revue de géographie de Lyon*, vol. 68, n°4, pp. 215-217
- Sloterdijk P., 1998, *Sphären 1. Mikrosphärologie. Blasen*. Frankfurt, Suhrkamp
- Sloterdijk P., 1999, *Sphären 2. Makrosphärologie. Globen*. Frankfurt, Suhrkamp
- Sloterdijk P., 2004, *Sphären 3. Plurale Sphärologie. Schäume*. Frankfurt, Suhrkamp
- STOCK M., 2006, " L'hypothèse de l'individu géographiquement pluriel ", *Espacestems.net*, Textuel, 26.02.2006 (<http://www.espacestems.net/document1853.html>)
- STOCK M., 2005, " Les sociétés à individus mobiles : un habiter poly-topique ? L'exemple des pratiques touristiques », *Espacestems.net*, Textuel, 25.05.2005 (<http://www.espacestems.net/document1353.html>)
- STOCK M., 2004, " L'habiter comme pratique des lieux ", *Espacestems.net*, Textuel, 18.12.2004 (<http://www.espacestems.net/document1138.html>)
- STOCK M., 2003-2004, " Pratiques des lieux, styles d'habiter, régimes d'habiter. Pour une analyse triadique des dimensions spatiales des sociétés humaines ", *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, vol. 115-118, pp. 213-229
- STOCK M., 2001, *Mobilités géographiques et pratiques des lieux. Étude théorico-empirique à travers deux lieux touristiques anciennement constitués : Brighton & Hove (Royaume-Uni) et Garmisch-Partenkirchen (Allemagne)*, thèse de géographie, Université de Paris 7 – Denis Diderot, 663p.
- Ströker E., 1977, *Philosophische Untersuchungen zum Raum*, Frankfurt, Vittorio Klostermann (1<sup>ère</sup> éd. 1965)
- Théry H., 1993, « Habitat », In : Brunet R., Ferras R., Théry H., *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*. Paris/Montpellier : La documentation française/RECLUS
- THRIFT N., 1996, *Spatial Formations*, Londres, Sage
- Tuan Y.-F., 1977, *Space and Place. The Perspective of Experience*,
- Tuan Y.-F., 1971, " Geography, Phenomenology and the Study of Human Nature ". *Canadian Geographer*, vol. 14, n°2, pp. 193-201
- Ulrich W. (éd.), 2003, *Verwindungen. Arbeit an Heidegger*, Francfort, Fischer
- Volvey A. 2004, « „Übergänglichkeit“: ein neuer Ansatz für die Epistemologie der Geographie », *Geographische Zeitschrift*, vol. 92, n°3, pp. 170-184
- Volvey A., 2003a, *Art et spatialités d'après l'œuvre d'art in situ outdoors de Christo et Jeanne-Claude. Objet textile, objet d'art et œuvre d'art dans l'action artistique et l'expérience esthétique*, Thèse de doctorat de l'Université de Paris I – Sorbonne.
- Volvey A., 2003b, « Psychanalyse et géographie », in Lévy J. et Lussault M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, pp. 751-753.
- Volvey A., 2000, "L'espace vu du corps". In : Lussault M. & Lévy J. (dir.), *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*. Paris : Belin, pp. 319-332.
- Waldenfels, Bernhard, 1984, *In den Netzen der Lebenswelt*, Frankfurt, Suhrkamp, 241p.

WERLEN Benno, 1997, *Sozialgeographie alltäglicher Regionalisierung, tome 2 : Globalisierung, Region und Regionalisierung*. Stuttgart, Steiner, (2<sup>ème</sup> éd. 1999)

WERLEN Benno, 1996, “ Geographie globalisierter Lebenswelten ”, *Österreichische Zeitschrift für Soziologie*, vol. 21, n°2, pp. 97-128

WERLEN Benno, 1995, *Sozialgeographie alltäglicher Regionalisierung, tome 1 : Ontologie von Raum und Gesellschaft*. Stuttgart, Steiner, (2<sup>ème</sup> éd. 1999)